

Jean-Charles Ducène

Université libre de Bruxelles

**UN EMPRUNT GOTIQUE EN ARABE MAGHRÉBIN
ET EN BERBÈRE:
*SPORA, UŠBUR, ŠABĪR « ÉPERON »**

1. Introduction

Les mots et les choses voyagent, l'on sait depuis longtemps que l'arabe a fait naturellement des emprunts aux langues environnantes dès l'époque préislamique, de même que le berbère lui en a fait par la suite. Quoique limités, les emprunts de l'arabe au latin sont aussi bien attestés. En revanche, l'influence des langues de la péninsule ibérique sur l'arabe maghrébin semble très limitée. Or, il apparaît qu'un terme désignant une chose bien prosaïque et militaire a fait ce chemin, de l'Espagne vers le Maghreb central, il s'agit d'un mot désignant l'éperon et provenant du gotique, que l'on retrouve au centre du Maghreb au tout début du XII^e siècle.

2. « L'éperon » arabe

L'usage de l'éperon¹ est connu dans la cavalerie musulmane médiévale et a notamment été représenté sur des miniatures² de traités d'hippologie ou d'art équestre. Il semble cependant que son usage ait été plus répandu dans l'Occident

¹ Le mot « éperon » est pris ici au sens propre, le sens topographique qui lui est donné en français, « éperon rocheux », comme le sens métaphorique pour l'ergot de certains animaux n'est pas pris en compte. Je remercie Madame Virginie Prevost pour avoir attiré mon attention sur ce mot, et je suis reconnaissant à Monsieur Mohamed Meouak pour m'avoir indiqué des outils de travail pour le berbère.

² G. Rex Smith, *Medieval Muslim Horsemanship. A Fourteenth-Century Arabic Cavalry Manual*, London, 1979, voir miniatures, p. 7, p. 9, p. 11, pp. 18-19 ; pour l'usage antique de l'éperon, v. A. Azzaroli, *An Early History of Horsemanship*, Leiden, 1985, p. 53, p. 63, p. 115, p. 128 et p. 162.

musulman qu'en Orient³. Annie Vernay-Nouri attire l'attention d'ailleurs sur un traité d'Ibn Marīzīn (Paris, BNF, Arabe 2819) qui promeut l'usage d'éperons de formes différentes selon la nature de chaque poulain lors de son dressage. Le manuscrit comporte d'ailleurs différentes illustrations d'éperons (ex. f. 10r, f. 23r, f. 32v, etc.), à chaque fois le terme utilisé est *mihmāza*.

3. Les mots

À côté de la forme arabe classique, *mihmaz*, l'arabe médiéval⁴ du Maghreb possède un terme particulier pour désigner l'éperon, au schème variable, le singulier donnant *šabīr*, *šābīr*, et le pluriel faisant *ušbur*, *ušbūr*. Ce terme apparaît tant dans les lexiques que dans les dictionnaires au XIXe siècle⁵. Beaussier⁶ donne *šubūr* en précisant qu'il s'agit d'un collectif.

La langue moderne⁷ l'a d'ailleurs gardé : Pérès et Mangion donnent un singulier *šābīr* et un pluriel, *šuwāber*. L'arabe marocain⁸ le conserve également dans un usage poétique *šbīr*, pl. *šbayər*. Le ḥassāniyya⁹ l'a aussi : *šābūr*, pl. *šwābīr*. Il est passé dans plusieurs des parlers formant le berbère¹⁰, le masculin singulier étant *ašbūr* et le pluriel *išbūren*, à côté de l'emprunt arabe amhamaz, pl. *imehmazen*¹¹. On le retrouve ainsi dans le mozabite¹² sous la forme *ləšbur*. Il est à remarquer que Venture de Paris¹³, dans son lexique terminé en Algérie en 1790, considère la forme *sābir* (sic) comme berbère et équivalente à la forme arabe *mihmāz*. Ajoutons qu'un lexicographe berbère du milieu du XVIIe siècle,

³ *Chevaux et cavaliers arabes dans les arts d'Orient et d'Occident*, Paris, 2002, p. 74. Sans que cela soit absolument représentatif, l'occurrence du terme *mihmaz* dans la poésie ancienne est rarissime, v. Ch. J. Lyall, *The Mufaḍḍalīyāt. An Anthology of Ancient Arabian Odes, Vol. II, Translation and Notes*, Oxford, 1918, p. 82, note 13.

⁴ R. Dozy, Supplément, Beyrouth, 1991, II, p. 719.

⁵ E. Bochter, *Dictionnaire français-arabe, revu et augmenté par A. Caussin de Perceval*, Paris, 1864, p. 311 ; Ch. Farine, *A travers la Kabylie*, Paris, [1865], p. 412.

⁶ Beaussier, Ben Cheneb, Lentin, *Dictionnaire Arabe-Français*, Paris, 2006, p. 510.

⁷ H. Pérès et P. Mangion, *Vocabulaire de base de l'arabe dialectale algérien et saharien*, Alger, 1380/1961, p. 78 ; B. Gilbert, *Lexique du parler arabe des Marazig*, Paris, 1958, p. 302 (*šbūr*, pl. en poésie *išābīr*).

⁸ A. - L. De Prémare, *Dictionnaire arabe-français*, 7, Paris, 1995, p. 15.

⁹ C. Taine-Cheikh, *Dictionnaire ḥassāniyya—français*, Paris, VI, s.d., p. 1968.

¹⁰ *Dictionnaire français-berbère*, Paris, 1846, p. 206 ; G. Huyghe, *Dictionnaire français-chaouia*, Alger, 1906, p. 248 ; Idem, *Dictionnaire chaouia-arabe-kabyle et français*, Alger, 1907, p. 7 ; E. Destaing, *Dictionnaire français-berbère (dialecte des Beni-Snous)*, Paris, 1914, p. 119 ; A. Idres et R. Madi, *Dictionnaire universel bilingue français tamazight*, Alger, 2003, p. 290 (acbur, azbur).

¹¹ M. Dray, *Dictionnaire français-berbère. Dialecte des Ntifa*, Paris, 1998, p. 187.

¹² J. Delheure, *Dictionnaire mozabite-français*, Paris, 1984, p. 206.

¹³ Venture de Paris, *Grammaire et dictionnaire abrégés de la langue berbère*, revus par P. A. Jaubert, Paris, 1844, p. 69.

al-Hilālī¹⁴, considérait déjà iṣbūra comme berbère avec le sens arabe de al-mahāmiz. Le berbère marocain¹⁵ possède néanmoins la forme iṣbura bien qu'elle semble moins répandue qu'au centre du Maghreb. Le vocable est aussi attesté en touareg¹⁶, en tout cas au Hoggar, sous la forme ozbour, izbur, à côté de teratimt, tiratimīn.

En somme, son aire de diffusion correspond à l'arabe et au berbère du Maghreb central, avec comme limite méridionale le Hoggar. À l'est, il ne semble pas avoir dépassé la Tunisie actuelle ; en revanche, à l'ouest, bien qu'il soit concurrencé au Maroc par la forme arabe classique, mihmāz, il a pénétré jusqu'en ḥassāniyya. En revanche, l'arabe égyptien comme celui du Tchad ne connaissent pour š.b.r. que les sens dérivés de la racine classique « empan ». Quant aux formes entrées en berbère, elles ne semblent pas elles non plus, avoir dépassé le sud de l'Algérie.

4. L'origine

Ce terme avec cette acception est inconnu des ouvrages lexicographiques orientaux¹⁷, où la racine š.b.r. a pour sens général « la main ouverte », plusieurs actions qui s'accompagnent de ce geste (don, etc.) et notamment la mesure et finalement l'empan. Rien à voir avec « l'éperon » dont les différents vocables qui le désignent dérivent d'autres racines¹⁸ : h.m.z qui donne mihmaz. Ce terme est parfaitement connu par un lexicographe comme Abū Bakr ibn Durayd al-Azaḍī qui consacre un opuscule à l'attirail du cheval¹⁹.

Remarquons tout de même que le dialecte marocain²⁰ moderne possède le terme zbrūn, pl. zbāren, mais qui est considéré par de Prémare comme un emprunt au français « les/des éperons ». Cette étymologie ne doit pas être mise en doute, même au regard de la forme mise en évidence dans cet article, šābir, pl. ušbūr, car la consonne nasale finale qui caractérise la forme marocaine moderne provient bien du français et n'est pas explicable en marocain. En effet, ce suffixe nasal que l'on retrouve dans les plus anciennes attestations romanes, esperun

¹⁴ N. Van den Boogert, « La révélation des énigmes ». *lexiques arabo-berbères des XVIIe et XVIIIe siècles*, Aix-en-Provence, 1998, p. 109.

¹⁵ M. Taifi, *Dictionnaire tamazight-français (parlers du Maroc central)*, Paris, 1991, p. 682.

¹⁶ Ch. Foucauld (de), *Dictionnaire touareg-français : dialecte de l'Aghgar*, Paris, 1951-1952, IV, p. 1788 et IV, p. 1930.

¹⁷ Ibn Manẓūr, *Lisān al-'Arab*, Beyrouth, 1997, VII, pp. 15-17 ; E. W. Lane, *Arabic-English Lexicon*, Beyrouth, 1968, IV, pp. 1495-1496.

¹⁸ A. -L. de Prémare et alii, *Dictionnaire Arabe-Français*, Paris, 1999, XII, p. 81.

¹⁹ Abū Bakr Muḥammad ibn al-Ḥasan ibn Durayd al-Azaḍī, *Ṣifat al-sarğ wa-l-liğām*, éd. M. Manāf, Al-Qāhira, 1992, p. 87.

²⁰ H. Mercier, *Dictionnaire français-arabe*, Rabat-Tanger, 1959, p. 194 ; A.-L. de Prémare et alii, *Dictionnaire Arabe-Français*, Paris, V, 1995, p. 281.

dans la Chanson de Roland (ca 1080), remonte à un étymon germanique²¹. En effet, le gotique *spurōn est une formation d'instrumental sur la forme verbale forte *spur-an, celle-ci ayant pour sens « faire avancer avec les pieds ».

Ainsi dans les textes médiévaux maghrébins, on trouve couramment ušbur/ušbūr. Chez Abū Zakariyyā' (Ouargla vers 1100), une édition donne bī-l-ušbur²², l'autre donne bī-l-ašābir²³ à propos d'une anecdote se rapportant au règne de l'imam ibādite Aflaḥ (c. 823-871). Chez al-Darġīnī²⁴ (Djérid vers 1250) qui le copie, on trouve bī-l-ušbūr.

Mais Ibn al-‘Awwām²⁵ dans son *Kitāb al-filāḥa* utilise néanmoins le classique mihmāz, comme Abū Bakr ibn Badr²⁶ (m. 741/1340) au XIVe siècle.

Pour en revenir à l'origine du mot maghrébin, on peut remarquer que le terme « éperon » dans la plupart des langues européennes remonte à un étymon germanique. La forme française²⁷ provient ainsi du francique *sporo alors que les formes castillanes²⁸ ancienne, espuera, et moderne, espuela, procèdent de l'étymon gotique *spora, comme la forme portugaise espora. Corriente²⁹ a bien indiqué cette origine gotique sans cependant l'expliquer.

Il nous semble que le processus phonétique suivant explique la forme arabe. La forme gotique *spora reçoit d'abord une voyelle épenthétique à l'initiale puisque l'arabe réprouve la succession de deux consonnes, le timbre de cette voyelle est appelé par la voyelle de l'étymon, par dissimilation. Un processus similaire d'adaptation à la phonétique arabe explique le passage de la consonne occlusive labiale sonore à la sourde correspondante, ce qui aboutit à *uspura. Puisque la syllabe pénultième est brève, l'accent tonique de l'arabe tombe alors sur la syllabe antépénultième³⁰ soit la première dans notre cas, ce qui

²¹ La finale en -n de la forme moderne allemande, Sporn, dérive d'un accroissement de la forme en moyen allemand, spore, spare, v. Fr. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin, 1989, p. 690.

²² Abū Zakariyyā Yaḥyā ibn Abī Bakr al-Wārġalānī, *Kitāb siyar al-a'imma wa-l-aḥbārihim, al-ma'rūf bi-tārīḥ Abī Zakariyya*, éd. 'Abd al-Raḥmān Ayyūb, , Tunis, , 1985, p. 138.

²³ Abū Zakariyyā Yaḥyā ibn Abī Bakr al-Wārġalānī, *Kitāb siyar al-a'imma wa-l-aḥbārihim, al-ma'rūf bi-tārīḥ Abī Zakariyya*, éd. I. al-'Arabī, Alger, 1399/1979, p. 92.

²⁴ Al-Darġīnī Abū-l-'Abbās Aḥmad ibn Sa'īd, *Kitāb ṭabaqāt al-mašā'ih bi-l-Maghrib*, éd. I. Ṭallāy, Constantine, 1394/1974, p. 78.

²⁵ Ibn al-‘Awwām, *Le livre de l'agriculture*, tr. Cl. Mullet, Paris, 2000, p. 987.

²⁶ Abū Bakr ibn Badr, *Kāšif hamm al-wayl fī ma'rīfat 'amrāḍ al-ḥayl*, éd. 'Abd al-Raḥ. Al-Daqqāq, Beyrouth, 1991, p. 173.

²⁷ A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, 1998, I, p. 1268 ; W. von Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Basel, 1966, 17, pp. 185-187.

²⁸ J. Corominas é J. A. Pascual, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, 1980, II, pp. 752-753.

²⁹ F. Corriente, *A dictionary of Andalusī Arabic*, Leiden, 1997, p. 272.

³⁰ W. Wright, *A grammar of the Arabic Language*, Beyrouth, 1981, p. 27.

a pu faciliter la chute de la dernière voyelle, *usbur. A ce stade, nous ne pouvons expliquer la transformation de la consonne sifflante en chuintante, mais elle est observée dans d'autres cas, comme Hispalis (Séville) devenant Išbīliya.

Quoi qu'il en soit, ušbur, apparaissant aussi sous la forme ušbūr a été perçu comme un pluriel du schème uf^hul/uf^hūl et sur lequel le singulier aurait été reformé, šabīr.

Ce mot est donc un emprunt³¹ à l'ibéro-roman, par l'influence de l'adstrat, l'ibéro-roman l'ayant pris au gotique.

Si le mot castillan est attesté au XI^e siècle, sous la forme espula (1062) et spuera (1069), la forme espuela s'impose à partir du XIV^e siècle. L'éperon est cependant déjà représenté sur une miniature de la Bible de San Isidoro³² en 960 sous la forme d'une pointe au talon du cavalier, soit fichée dans la chaussure ou attachée à l'aide d'une corde passant autour de la cheville, forme que deux éperons du XI^e siècle viennent confirmer. Ce modèle est en filiation directe avec le modèle romain, présent en divers points de l'Europe au Haut Moyen Âge. Au XIII^e siècle, une miniature des Cantigas montre une forme différente caractérisée par une pointe avec un sommet sphérique et des branches droites.

Les emprunts du gotique³³ en arabe sont rarissimes, hormis peut-être le plus célèbre d'entre eux, al-Andalus, si on accepte l'étymologie proposée par Heinz Halm³⁴. Corriente³⁵, en dehors de šabīr, en donne neuf dont un gentilice provenant de Thiudisko. Cependant, ces emprunts ne sont pas limités à un champ sémantique – le militaire – comme on aurait pu le penser mais concernent des sujets divers.

5. Le contexte

Peut-on cerner de plus près les circonstances de cet emprunt ? Nous regrettons tout d'abord n'avoir pu, d'un point de vue archéologique, fixer plus précisément le moment de l'apparition de l'éperon au Maghreb. Dans la péninsule ibérique, la forme médiévale de l'instrument est attestée au XI^e siècle en même temps que les formes castillanes espula et spuera, la seconde étant plus proche de l'étymon gotique *spora. Comme la forme maghrébine est d'abord attestée chez Abū Zakariyyā' vers 1100 comme d'un usage courant, elle est contemporaine de la dérivation castillane. Le champ sémantique de l'équipement militaire nous

³¹ K. Versteegh, *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, Leiden, II, 2007, pp. 287-290.

³² *Al-Andalus y el caballo*, Madrid, 1995, pp. 87-88 et p. 93.

³³ Sur les emprunts en général, voir W. Fischer (ed.), *Grundriss der arabischen Philologie*, I., Wiesbaden, 1982, pp. 148-153, mais le gotique n'est pas pris en compte.

³⁴ H. Halm, *Al-Andalus und Gothica Sors*, in : *Welt des Orient*, 66 (1989), pp. 252-263.

³⁵ F. Corriente, *A dictionary of Andalusī Arabic*, Leiden, 1997, p. 47, p. 75, p. 76, p. 217, p. 274, p. 325, p. 375, p. 384, p. 386.

avait initialement fait penser à un emprunt réalisé au tout début de la présence almoravide en Espagne, les rencontres armées ayant finalement donné lieu à l'adoption de l'équipement et du mot par les troupes musulmanes, mais la chronologie est ici trop serrée par appuyer une telle hypothèse. Tout porte à croire que ce phénomène a dû se produire à l'époque des Ta'ifas, voire à la fin de la période omeyyade. Quant au passage du mot en berbère, il est difficile d'émettre des hypothèses. Le début de la « seconde » période d'arabisation du berbère étant la fin du XI^e siècle, il se peut que le passage ait eu lieu à ce moment, d'autant que le cheval comme monture courante et que l'usage de l'éperon comme son nom auraient pu être empruntés dès cette époque. Dans le cas de l'emprunt par le berbère, il est à remarquer qu'hormis l'adaptation à la phonétique du parler acquéreur, la morphologie du mot n'est pas adaptée.

Le mot ne désignait pas une réalité étrangère, mais sans doute son usage régulier et avéré a renforcé son emploi.

Quoi qu'il en soit, une fois passé au Maghreb central, le mot se diffuse sans doute aussi vite que l'objet qu'il désigne. Il est à espérer que les archéologues viennent confirmer cette extension.